

5^e Année - N° 215.

Le numéro : 30 centimes

28 Novembre 1918.

LE PAYS DE FRANCE



Organe des
ÉTATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Abonnement pour la France. 15 Frs.

G. Liggett
C^{ie} LA 1^{ERE} ARMÉE AMÉRICAINE

Abonnement pour l'Etranger. 20

Edité par
Le Matin
2.4.6
boulevard Poissonnière
PARIS



IX

Si les Langlois brûlaient de faire les honneurs de leur château de Rambouillet à leurs amis, ceux-ci n'étaient pas moins impatients de le connaître. Aussi les réparations terminées, l'invitation des usiniers, quoique un peu rapprochée de celle de Suresnes, parut-elle toute naturelle.

Cette première sensationnelle devait avoir la solennité d'une inauguration. L'achat du château n'était-il pas symbolique ? Langlois ne venait-il pas de prouver, par cette acquisition, que les nouveaux privilégiés de la fortune n'avaient pas grand chose à envier aux anciens.

Ce « beau dimanche » trouva Suzanne sans enthousiasme.

Rambouillet est trop loin !... déclara-t-elle à M. Girard, jamais je n'aurai le courage de supporter M^{me} Barnier sur un parcours de quarante-huit kilomètres. Ses soirées me suffisent.

— Je pourrais me joindre à vous, proposa-t-il.

Et comme sa protégée ne semblait pas satisfaite :

— Ma combinaison vous déplaît ?

— Pour être franche, avoua Suzanne avec une voix insinuante où vibrat un accent de prière, j'aurais préféré voyager seule avec vous.

Cette déclaration prime-sautière impressionna vivement l'usinier. Déjà, chaque soir, il avait remarqué chez sa protégée un ennui de plus en plus marqué d'avoir à le quitter pour se soumettre à l'habitude prise d'aller passer une heure dans la famille Barnier. Il eut quelque mal à recouvrer tout son calme.

— Au retour de votre père, ma chère enfant, nous ferons la part beaucoup plus large à notre intimité. Résignons-nous d'ici là à ne rien changer à notre genre de vie. Encore huit à dix jours de patience.

Pendant le trajet qui dura près d'une heure Suzanne laissa l'usinier et la mère de l'ingénieur s'entretenir seuls, les yeux au panorama qui se déroulait aussi vite que s'il eût été vu d'un express.

Maintenant ce n'était plus de Louis Barnier qu'elle doutait, c'était de son propre cœur engourdi par une indifférence invincible qui le gagnait, l'enivrait, l'endormait. Son esprit critique, au contraire, surexcité par les circonstances, lui permettait de juger avec une clairvoyance implacable les gens qui l'entouraient, leurs paroles, leurs actes et, par intuition, de deviner leurs pensées les plus secrètes.

A déjeuner elle fut frappée du nouveau jeu de Raymonde ouvertement offensif à l'égard de Louis Barnier. Loin de lui faire échec, elle le favorisa autant qu'elle le put, sortant dans ce but de sa passivité souriante. Chaque fois que l'ingénieur, cédant à son vieux penchant, succombait à la tentation de ne parler que pour elle, Suzanne s'évertuait à mêler Raymonde à la conversation. L'anée des Langlois en profitait aussi pour essayer de s'imposer à son voisin comme elle l'avait fait jusque-là avec M. Girard et M^{me} Barnier l'y aidait de son mieux.

Pendant ce temps, Suzanne admirait avec une pointe de regret Lucien et Marguerite qui continuaient à rester gentiment isolés, épanouis, rieurs, tirant leur plaisir d'eux-mêmes.

Elle se disait : « Si je n'avais pas été jetée hors de mon foyer par la tourmente, les choses se seraient peut-être passées ainsi pour moi. » Et elle envisageait, non sans appréhension, les surprises que pouvait lui réservé l'avenir.

Le festin fut coupé par des discours, haché par des toasts et des souhaits, mais les mets étaient succulents et les vins exquis.

Quand Louis Barnier s'aperçut du changement qui s'était produit dans l'attitude de Suzanne à son égard il en marqua quelque dépit. Un ennui constant, du reste, lui venait d'elle sans qu'elle y fût pour rien. Il lui était redévalable des deux cent mille francs que M. Girard avait accordés pour les essais et, comme les expériences s'obstinaient à ne pas marcher, la reconnaissance devenait lancinante comme un remords. Il crut lui faire payer ces froissements en se montrant moins réservé avec Raymonde. Il n'en fallait pas plus pour provoquer une action immédiate de la part de celle-ci qui, mettant à profit l'aubaine, fit feu de toutes ses séductions, airs penchés, sourires, poses émerveillées aux moindres mots.

Aussi, le repas terminé, ce fut d'un œil complètement rassuré que M^{me} Barnier vit s'éloigner son fils Louis avec son frère, M. Girard et les jeunes filles.

Ce n'était plus sous les ombrages restreints du parc minuscule de Suresnes que les invités s'éparpillent, mais sous les hautes futaies d'un domaine boisé de 300 hectares dont les allées se perdaient vers des lointains imprécis.

Raymonde, dès les premiers pas, s'était emparée de l'ingénieur et elle le tenait bien. Pour plus de certitude, elle l'avait enchaîné par le

dédain ; puis, voyant que le groupe de tête entraîné par Doudou disparaissait à un tournant, elle hâta le pas.

L'usinier la suivit et tous deux s'engagèrent dans le sentier qu'ils avaient vu prendre aux promeneurs. C'était une allée étroite et courbe pénétrant en plein fourré.

L'usinier haussa les épaules.

— Ce jeune écervelé essaye de nous jouer une de ces farces dont il est coutumier. Nous abordons une partie du parc qu'on appelle le labyrinthe où l'on a neuf chances sur dix de se perdre, mais j'en connais le secret. Il nous suffira, pour ne pas nous égarer, d'appuyer toujours sur notre gauche.

Alors commença en plein fourré une promenade lente sur une piste de mousse, sous un dôme mouvant de verdure.

Le rire clair de Suzanne amusée se mêla au bruissement des ramures.

— Je trouve l'aventure charmante, assura-t-elle.

Le sentier était si étroit que, pour ne pas marcher derrière son protecteur, elle dut se servir contre lui. Alors, délibérément, elle prit son bras.

Comme pour excuser ce geste de rapprochement familier elle dit :

— Faut-il mettre mon état d'esprit actuel sur mon impatience de revoir mon père ?... Je ne me plais plus qu'avec vous. Voilà le fait. Oui, avec vous seul je me sens en confiance, en parfaite union. Jusqu'au retour de notre cher prisonnier je ne voudrais plus voir personne en dehors de vous.

Sous la pression de la petite main M. Girard avait légèrement frémis. Il devinait qu'une évolution profonde s'était rapidement opérée dans le cœur de sa protégée jusqu'à disposée à accueillir favorablement les avances de Louis Barnier pourvu que l'ingénieur se soumette aux formalités exigées par les convenances. Or, voilà qu'elle paraissait ne plus être dans les mêmes dispositions. Elle ne dissimulait même plus son indifférence. Était-elle momentanément froissée ?... Sa froideur serait-elle durable ?... M. Girard jugea bon de surseoir aux résolutions définitives.

— Je vous ai déjà dit de ne rien changer à vos habitudes jusqu'à l'arrivée de votre père, fit-il. Est-il besoin que je vous exhorte une fois de plus à la patience ?...

— Je serai patiente, promit Suzanne. L'autre jour, en prêchant pour Raymonde, c'est moi que vous avez convertie. Je comprends maintenant le vrai rôle qu'une femme forte est appelée à jouer après la guerre. Ma lucidité s'est accrue. Je juge mieux. Je ne me laisse plus tromper par les apparences. Dans les circonstances actuelles un homme est coupable de ne pas se montrer fort. Qu'importe les belles parades et les élans momentanés pour si séduisants qu'ils paraissent quand la volonté n'a pas le ressort voulu pour imposer aux actes le caractère essentiel de l'irrésistible. Tâtonner, hésiter, seurrer, autant de faiblesses sans excuses.

M. Girard, épanoui, dit avec un bon rire :

— Je ne croyais pas avoir fait à mon insu une si bonne élève. Oui, ma chère Suzanne, dans la vie il faut vouloir se diriger. Il faut aussi savoir. De là la mentalité d'une certaine expérience. Tenez, c'est comme dans ce labyrinthe. Si nous avions pris l'une quelconque des nombreuses allées de droite que nous avons coupées, où serions-nous ? Tandis qu'en suivant la bonne voie nous arrivons dans l'une des principales allées.

Devant eux s'ouvrait une clairière lumineuse.

— Déjà !... murmura Suzanne en quittant à regret le bras de son ami.

Et la jeune fille s'assombrit.

Dans l'allée ouverte on allait retrouver les groupes errants et ce serait la reprise des relations superficielles que son cœur frileux ne lui permettait plus de goûter. (A suivre.)



sujet qui lui tenait le plus à cœur : son moteur nouveau, et elle renouvelait ses questions sans cesse.

Familièrement Suzanne se mit à deviser avec M. Girard, ralentissant le pas à dessein pour être plus libre.

— Avez-vous remarqué, observa-t-elle, que les demoiselles Langlois portent pour la première fois des toilettes pareilles ?

— J'ai constaté avec peine, souligna M. Girard, que Raymonde, après s'être montrée, non sans quelque ostentation, réservée et sérieuse, s'abandonnait aussi légèrement que sa sœur à la mode du jour.

— L'étoffe est si chère !... plaisanta Suzanne.

Puis changeant de ton :

— Vous rappelez-vous les questions si précises qu'elle vous posa chez les Chauvières ?

M. Girard répondit en riant :

— J'ai dû même, pour me faire bien comprendre, mettre les points sur les i. Est-ce pour cela qu'elle a changé de mine et d'attitude ?

Suzanne s'arrêta et regardant M. Girard dans les yeux :

— Quand Raymonde a compris qu'elle n'avait aucune chance de se faire épouser par vous, elle a jeté son dévolu ailleurs.

M. Girard, un peu inquiet tout d'abord mais rassuré par le calme de la jeune fille, murmura non sans embarras :

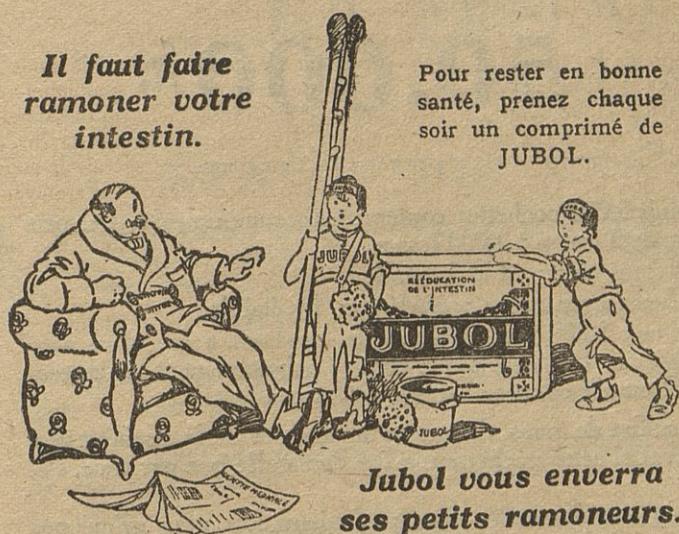
— Je vois que, loin de la crainte, vous vous faites un jeu de la laisser aller au-devant d'un second échec.

Suzanne ne répondit pas, mais ses lèvres s'allongèrent en une moue d'indifférence et de

JUBOL

seule médication rationnelle de l'intestin

Il faut faire ramoner votre intestin.



Pour rester en bonne santé, prenez chaque soir un comprimé de JUBOL.

Jubol vous enverra ses petits ramoneurs.

L'OPINION MÉDICALE :

« En fin de compte, le produit désigné sous le nom de Jubol constitue un ensemble fort bien combiné d'agents actifs dans la thérapeutique intestinale. Avec lui, on lutte efficacement contre la constipation chronique, on rééduque l'intestin, on améliore la digestion et, de plus, on prévient le développement de l'entéro-colite. Voilà, certes, un beau bilan et de quoi fixer l'attention des médecins et des malades sur un médicament qui, depuis plusieurs années déjà, a fourni les preuves d'une réelle efficacité. »

Dr JEAN SALOMON,
de la Faculté de Médecine de Paris.

« J'atteste que le Jubol possède une réelle valeur et une grande puissance dans les maladies intestinales et principalement dans les constipations et gastro-entérites où je l'ai ordonné. Ce que j'affirme sur la foi de mon grade. »

Dr HENRIQUE DE SA,

Membre de l'Académie de Médecine à Rio-de-Janeiro (Brésil).

Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris. La boîte : fco, 5 fr. 80 ; les 4 : fco, 22 fr. Envoi sur le front. Pas d'envoi contre remboursement.

GYRALDOSE

Hygiène de la Femme

La Gyraldose est l'antiseptique idéal pour le voyage. Elle se présente en comprimés stables et homogènes. Chaque dose jetée dans deux litres d'eau chaude donne la solution parfumée que la Parisienne a adoptée pour les soins de sa personne, matin et soir.

Exigez la forme nouvelle en comprimés, très rationnelle et très pratique.



Préparée dans les Laboratoires de l'Urordonal et présentant les mêmes garanties scientifiques.

Etabl. Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris, et t^e pharmacies. La boîte, fco, 5 fr. 80 ; les 4, fco, 20 fr. la grande boîte, fco, 7 fr. 20 ; les 3 boîtes, fco, 20 francs.

VAMIANINE

Dépuratif intense du sang, non toxique



Avarie, Tabes,
Maladies de la Peau

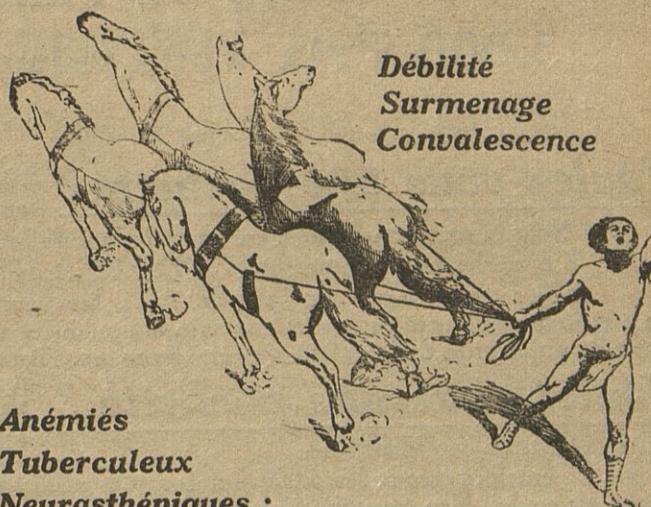
Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. Le flacon, franco, 11 francs. Aucun envoi contre remboursement.

Brochure sur demande.

Vamianine jugule l'avarie et empêche toutes les manifestations.

Globéol

donne de la force



Débilité
Surmenage
Convalescence

Anémiés
Tuberculeux
Neurasthéniques :

GLOBEOLISEZ-VOUS

L'OPINION MÉDICALE :

« Extrait total du sérum et des globules du sang, le Globéol est incontestablement le plus actif de tous les produits, de toutes les préparations organiques ou minérales vantées comme réparateurs du sang. Il est en même temps le meilleur des toniques nerveux connus jusqu'à ce jour, ce qui lui permet de rendre rapidement la faculté de dormir aux malades qui l'ont perdue par suite de l'épuisement nerveux dont ils sont atteints. »

Dr DELSAUX,
Médecin sanitaire maritime.

Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. Le flacon, franco, 7 fr. 20 ; les 3 (cure intégrale), franco, 20 francs.

Pagéol

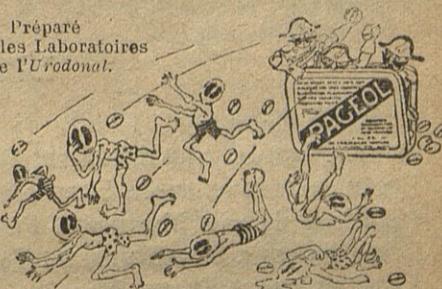
Énergique antiseptique urinaire

Préparé dans les Laboratoires de l'Urordonal.

Guérit vite et radicalement

Supprime les douleurs de la miction

Évite toute complication



Communication à l'Académie de Médecine du 3 Décembre 1912.

PAGÉOL est sans pitié pour les gonocoques, hôtes indésirables des voies urinaires.

Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. La demi-boîte, franco, 6fr.60 ; la grande boîte, franco, 11 fr. Envoi sur le front.

JUBOLITOIRES

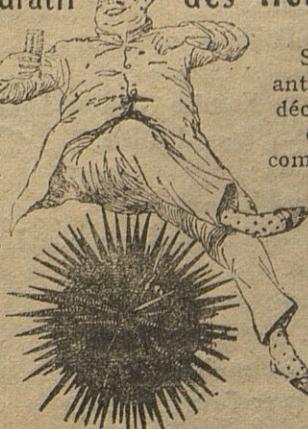
Traitement curatif des Hémorroïdes

L'OPINION MÉDICALE

« On ne doit pas conserver d'hémorroïdes, car elles peuvent saigner, s'infecter et dégénérer en cancer du rectum. »

Dr G. ROUILLAIN.
Ancien prosecteur de l'Ecole de Médecine d'Amiens.

Suppositoires antihémorragiques, décongestionnantes et calmants, complétant l'action du Jubol.



Comme dans un fauteuil avec les Jubolitoires.

Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. La boîte, franco, 6 fr. les 4 boîtes, fco, 22 fr.

LAPOCHETTE SURPRISE

du "PAYS DE FRANCE"

5.000 Prix d'une valeur de... ... 50.000 fr.

○○○○○

Voulez-vous une pochette ? Nous avons émis 5.000 pochettes contenant chacune un prix. Ces prix ont une valeur de 5 francs à 1.000 francs.

Nous offrons gratuitement ces pochettes à tous les lecteurs qui nous en feront la demande.

Ces pochettes sont numérotées de 1 à 5.000 et voici de quelle façon nous avons procédé pour les établir :

Nous avons, d'une part, préparé 5.000 bons correspondant aux 5.000 prix. Chacun de ces bons a été placé sous une enveloppe ordinaire ne portant aucune indication et dûment cachetée. Ces enveloppes ont été soigneusement mélangées et ensuite numérotées de 1 à 5.000. De cette façon, nous ignorons complètement ce que chacune d'elles contient.

Voulez-vous une pochette ? Pour cela, il suffira de nous demander le numéro de la pochette que vous désirerez et si cette pochette n'a pas été demandée que par vous, elle vous sera adressée immédiatement.

Toutefois, comme les 5.000 numéros des pochettes pourraient être demandés plusieurs fois, nous prions nos lecteurs de vouloir bien nous dire également le nombre exact de fois qu'une pochette sera demandée.

Cette question ne servirait qu'à déterminer le véritable propriétaire au cas, bien entendu, où il y aurait plusieurs demandes sur la même pochette.

Chaque lecteur pourra demander douze pochettes, une par mois ; les bons seront divisés en douze séries et numérotés de 1 à 4 ou 5 dans chaque série.

Les demandes de pochettes seront reçues, pour chaque série, du 1^{er} au 10 de chaque mois à partir du 1^{er} janvier 1919. Cette demande devra être faite sur le bulletin que l'on découpera dans le *Pays de France* qui paraîtra entre le 1^{er} et le 10 de chaque mois à partir du 1^{er} janvier 1919 et auquel on joindra les bons correspondant à la série en cours.

Nous publierons tous les mois la liste des numéros des pochettes qui auront été attribuées, ainsi que les noms des gagnants.

A la dernière série, nous attribuerons toutes les pochettes restantes, d'abord aux concurrents qui seront seuls à avoir demandé le numéro de la pochette qu'ils ont choisie ; ensuite, à ceux qui auront dit exactement combien de fois la pochette qu'ils désirent a été demandée et, à défaut, à ceux qui auront donné le nombre se rapprochant le plus de cette question.

5.000 fr. en espèces !

LES FANIONS DU "PAYS DE FRANCE" AUX ESCADRILLES AMÉRICAINES

LISTE DES ADHÉSIONS (Suite)

COMPTOIR D'ESCOMPTE, Paris.

ECOLE NORMALE D'INSTITUTRICES, Evreux.

ECOLE PRATIQUE DE JEUNES FILLES, Paris.

Les Elèves du cours MAINTENON, Paris.

ECOLE NORMALE D'INSTITUTRICES, Toulouse.

LYCÉE DE JEUNES FILLES, Marseille.

Les DAMES DES OMNIBUS.

Les GRANDS MAGASINS DU LOUVRE (au nom de son personnel féminin).

Les MAGASINS DES TROIS-QUARTIERS (au nom de son personnel féminin).

M^{mes} et M^{les}

Annan M. IM THURAN, Concarneau (Finistère).

TOUZET, La Demi-Lune (Rhône).

A. LEMOINE, Dinan.

G. PIA, Thaon (Vosges).

MARTIN, Angers.

NEAU, Seigné, par Fontaine (Charente-Inférieure).

Miss Y. MARNAY, Luçay-le-Mâle.

O. HEYMAN, Paris.

DUCROT, Neuilly-Plaisance.

E. DUBOIS, Saint-Pierre-des-Corps (I.-et-L.).

DEGLESNE, Paris.

G. DELAGE, Paris.

P. CHAUFFARD, Châlons-sur-Marne.

Y. CARRO, Les Sables-d'Olonne.

G. COURTIN, Beuzec-Conq (Finistère).

M^{mes} et M^{les}

S. et M. COLIN, Charolles (S.-et-L.).

J. CHEVALIER.

J. BILLARD, Paris.

BABONNEAU et L. LECONTE, Paris.

BOULAY, Bayonne.

BOUCHOT-VAQUIEZ et VAQUIEZ, Amiens.

BOURIGEAUD, Cherbourg.

BIGOT, Gallardon (E.-et-L.).

M. BABUT, Nice.

A. SAVONE, Nice.

DRIVETOU, Algérie.

VERCHÈRE, Paris.

E. BARBELIN, Paris.

M.-A. DURAZZO, Fozzano (Corse).

Mathilde CASPAR, infirmière, Ducey (Manche).

André PETILLON, Quimper (Finistère).

ROSSIOL, Suresnes (Seine).

BOYÈRE, Joué-lès-Tours (Indre-et-Loire).

Suzanne et Madeleine MOUSSEAU, Paris.

Jeanne VERGÉ, château de Boissy-le-Châtel (Seine-et-Marne).

Andrée CREY, Chalon-sur-Saône.

L. FRISON, Fays-Billot (Haute-Marne).

Les ENFANTS DE LA CRÈCHE, Montfort-l'Amaury (Seine-et-Oise).

STELLA AÉRO-CLUB FÉMININ, Paris.

LE PAYS DE FRANCE

LA SEMAINE MILITAIRE

du 14 au 21 Novembre

L'EXÉCUTION DES CLAUSES DE L'ARMISTICE

Le maréchal Foch a marqué la clôture des opérations actives de la guerre en adressant aux armées alliées la proclamation suivante, datée du 12 novembre :

OFFICIERS, SOUS-OFFICIERS, SOLDATS
DES ARMÉES ALLIÉES,

Après avoir résolument arrêté l'ennemi, vous l'avez, pendant des mois, avec une foi et une énergie inlassables, attaqué sans répit.

Vous avez gagné la plus grande bataille de l'Histoire et sauvé la cause la plus sacrée : la Liberté du monde.

Soyez fiers !

D'une gloire immortelle vous avez paré vos drapeaux.

La postérité vous garde sa reconnaissance.

Le maréchal de France, commandant en chef les armées alliées : FOCH.

Peu de jours après, un autre des grands chefs de notre armée recevait la récompense due à sa valeur. Le général Pétain, le vainqueur de Verdun, était, le 19 novembre, élevé à la dignité de maréchal de France et en cette qualité présidait à l'entrée triomphale de nos troupes dans la capitale de la Lorraine recouverte.

Le haut commandement des alliés a recommandé, le 17 novembre au soir, à publier des communiqués par lesquels il fait connaître la marche de l'exécution des clauses militaires de l'armistice. Le premier débute ainsi : « L'armée française, quittant les positions conquises au jour de l'armistice, a repris ce matin — 17 novembre — la marche en avant pour occuper les régions évacuées par l'ennemi. Franchissant la frontière sur l'ensemble du front, nos troupes ont pénétré en Belgique et dans les provinces annexées. A l'heure actuelle il n'y a plus un seul ennemi sur le territoire national. »

Ce même jour, le général Hirschauer, commandant la 2^e armée, faisait, à la tête de ses troupes, son entrée solennelle à Mulhouse. Château-Salins, Munster, Altkirch, entre autres villes d'Alsace, redevenaient françaises. Nos troupes avaient atteint le Donon. En Lorraine, Gravelotte, les forts sud de Metz, Morhange et Dieuze recevaient nos avant-gardes ; en Belgique, après avoir franchi la Semoy, elles étaient à Carignan. Le lendemain, 18 novembre, nos troupes entraient à Sarrebourg. En Alsace, elles franchissaient le col de Saverne et se portaient à proximité du Rhin, de Neuf-Brisach à la Suisse.

Le communiqué du 20 novembre annonçait que nos têtes de colonies étaient sur la ligne Rances, Fromelennes, Massoudre, qui englobait Givet, où furent recueillis 8.000 prisonniers alliés ; puis Verlaine à Habay-la-Vieille par Longlier et Léglise. En Lorraine, Saint-Avold, Cocheren, Forbach et Sarrebruck. En Alsace, Obernai, Neuf-Brisach, Huningue et Saint-Louis. « Partout, ajoute le communiqué, se manifestent en pays désannexés la joie des populations et leur attachement à la France. » Elles ne se contentent pas d'accourir au-devant de nos soldats, les mains tendues ; les habitants de certaines localités, ne sachant pas que nos troupes ne manquent de rien, ont la touchante pensée de leur apporter des provisions, malgré la misère dans laquelle ils sont plongés par suite des longues exactions allemandes.

Les Américains, qui avaient commencé leur mouvement en même temps que nos troupes, franchissaient la frontière belge, dépassaient Spincourt ; elles occupaient Longwy et Briey. Le 20, elles pénétraient dans le grand-duché de Luxembourg, traversaient la capitale et se portaient sur la ligne Gandringen, Wollmeringen, Dudelange, Mondercange, Autelbas, Grendel.

Le 19 novembre, en présence du maréchal Pétain, la 10^e armée française faisait son entrée à Metz ; son chef, le général Mangin, qui devait présenter ses troupes au nouveau maréchal, était, au début de la cérémonie, victime d'un accident de cheval et était remplacé pour cette présentation par le général Leconte. Le même jour, nos vaillants soldats étaient entrés à Saverne et à Colmar.

Aucun incident, dit le communiqué du 19, n'a troublé la marche

en avant de nos armées, accueillies partout avec joie par la population civile. Le matériel abandonné par l'ennemi est de plus en plus considérable. A mesure que les Français avancent, ils rencontrent des groupes de plus en plus nombreux de prisonniers libérés qui viennent au-devant d'eux ; tous sont dans un état déplorable et il est malheureusement trop visible que depuis qu'ils sont en captivité ils ont eu à subir les plus terribles privations, sans parler des mauvais traitements de leurs bourreaux.

Belges et Britanniques se sont, de leur côté, mis en mouvement le 17. Le 18, les Anglais occupaient Charleroi ; ils avançaient sur Namur. La marche s'effectue à la vitesse moyenne de 10 milles à la journée : elle est coupée de repos qui donnent aux convois le temps de rejoindre les troupes. Nos amis espèrent être sur le Rhin dans les trois premiers jours de décembre. L'occupation de Cologne leur est réservée. Les Belges, qui s'avancent à l'ouest du front britannique, étaient, le 18, sur la ligne générale Daesrode (est de Termonde), Alost. Ils devaient, dès ce moment, envoyer des avant-gardes pour faire la police à Malines et à Bruxelles où des trinards boches commettaient de graves désordres : dans cette dernière ville ils avaient, en violation des conditions de l'armistice, fait sauter des dépôts de munitions qui se trouvaient dans les gares, où ces explosions déchaînaient des incendies.

C'est le 17 que le gros des troupes allemandes a quitté Bruxelles. En se retirant, afin de se faire de l'argent pour rentrer chez eux, les soldats vendaient tout ce qu'ils possédaient et surtout ce qu'ils avaient volé. Certains avaient même installé leurs « marchandises » sur le sol et cherchaient par leurs bûchements à attirer des acheteurs.

Le bourgmestre de Bruxelles, M. Adolphe Max, libéré après une longue et douloureuse captivité, est rentré dans la ville dont il défendit si courageusement à plusieurs reprises les intérêts.

Les souverains belges ont fait leur entrée dans plusieurs des principales villes de Belgique qui viennent d'être libérées, et ont partout été accueillis par les manifestations d'un loyalisme auquel la longue oppression allemande n'a rien fait perdre de sa force.

Le 19 novembre Anvers acclamait leur entrée solennelle. Quelques-uns des chefs français des héros de l'Yser faisaient partie du cortège ; ils furent à cette occasion l'objet d'ovations enthousiastes de la part du peuple belge qui chantait avec entrain la *Marseillaise* et la *Brabançonne*.

La clause XXII de l'armistice oblige les Allemands à livrer aux alliés tous les sous-marins et mouilleurs de mines existant au 11 novembre. L'exécution de cette clause a commencé le 20 novembre par la remise à l'amiral Tyrwhitt, au large de Harwich, des vingt premiers sous-marins, sur plus de cent.

La livraison de leurs sous-marins est certainement pour les Boches une des conditions les plus humiliantes de l'armistice.

NOTRE COUVERTURE

LE GÉNÉRAL LIGGETT

COMMANDANT LA 1^{re} ARMÉE AMÉRICAINE

Le général Liggett commande la 1^{re} armée américaine, une de celles qui ont le plus fait pour la libération de notre territoire de Verdun à l'Argonne. La dernière grande opération de cette armée, formée de contingents d'une quinzaine d'Etats, commença le 31 octobre entre Grandpré et la Meuse, par une attaque qui se poursuivit sans arrêt jusqu'au 11 novembre, où l'armistice l'arrêta en pleine victoire.

Le général Liggett est né à Reading en 1857. Après avoir suivi les cours de l'Académie militaire, il servit à Cuba et aux Philippines pendant la guerre hispano-américaine. Venu en France comme major-général, il fut mis, en 1918, à la tête d'une des armées autonomes constituées par le général Pershing qui s'en réserva le commandement supérieur.

Peu après, le général Liggett était nommé lieutenant-général, et c'est en cette qualité qu'il a eu la joie de voir la victoire couronner définitivement l'œuvre à laquelle ses vaillants soldats ont pris une si large part.

LA GRIPPE AU SIÈCLE GALANT

LA FOLETTE

Broussais prétendait que la grippe n'est qu'une « invention de gens sans le sou et de médecins sans clients qui, n'ayant rien de mieux à faire, se sont amusés à créer ce farfadet ». Cette boutade vaut celle d'Ozanam qui, à peu près à la même époque, écrivait que la France est le pays où l'on compte le plus d'épidémies parce que c'est le pays où il y a le plus de médecins-écrivains.

Personne ne serait aujourd'hui de l'avis de ces deux illustres médecins. La grippe existe et, il faut bien se le répéter pour notre consolation, a existé de tout temps. Le XIII^e siècle, si l'on en croit la *Chronique des Frères Mineurs*, la connaissait déjà. Au XVI^e, au XVII^e siècles les épidémies de fièvre catarrhale, de coqueluche, comme l'on disait alors, furent assez fréquentes. Mais le XVIII^e siècle en présente un bien plus grand nombre encore et, à cette époque, l'étude de l'affection est d'autant plus intéressante que, pour la première fois, on emploie, à côté d'autres vocables plus en harmonie avec la terminologie de ce siècle galant, ceux de grippe et d'influenza sous lesquels on la désigne encore aujourd'hui.

Dans l'automne de 1708, l'épidémie catarrhale éprouva toute l'Europe et ne cessa qu'à l'équinoxe du printemps. Elle reparut en 1729 et en 1733 et parcourut alors la Russie, la Pologne, la Hongrie, l'Allemagne, la Suède, le Danemark, la Suisse, la France, l'Angleterre, l'Italie et l'Espagne. Des savants qui s'appellent Lancisi, Hoffmann, Beccaria, Morgagni, Sauvages, de Jussieu, etc., nous en ont laissé, à défaut d'enseignements thérapeutiques très judicieux, une description exacte et détaillée.

Cette épidémie fut une des plus universelles et des plus longues, car elle continua à exercer ses ravages dans les années 1734, 1735-1737, en commençant toujours à parcourir les pays du nord-est de l'Europe et avançant progressivement vers le sud-ouest.

L'histoire médicale ne fait aucune mention de grippe jusqu'en 1743, époque où, après un repos de cinq ans, débutant toujours par l'Allemagne, elle gagna la Hollande, l'Angleterre, la France et l'Italie.

En 1753, on la trouve en Beauce et dans tous les environs, même jusqu'à Paris. En 1757, elle règne à Auxerre, à Boulogne-sur-Mer et sur tout le littoral de la Manche.

L'année 1761 est également marquée par une épidémie qui sévit en France du nord au midi. Si les habitants de Nîmes sont alors plus particulièrement atteints, ceux de Caen, de Bayeux, de Bourbone-les-Bains payent un lourd tribut en 1767 et en 1769.

En 1779, en 1781, l'épidémie est en Flandre, en Lorraine, à Paris ; elle y repartit en juillet 1788, si universelle, disent les médecins de l'époque, que peu de personnes y échappèrent. Elle est la dernière du siècle.

Au temps d'Ambroise Paré, la grippe était quelquefois appelée la peste, mais plus souvent la coqueluche, parce que, dit Ozanam, ceux qui en étaient atteints se couvraient la tête d'un coqueluchon, croyant par ce moyen empêcher la fluxion cérébrale de se porter sur le poumon.

Au XVIII^e siècle, on appela pour la première fois (1743) la fièvre catharrale la grippe, voulant ainsi marquer son invasion brusque et rapide. Mais ce n'est que lors de l'épidémie de 1775, en Italie, que, la croyant sous la dépendance de quelque influence céleste, on lui donna le nom d'influenza.

Au cours de ce siècle galant où l'habitude était aux appellations singulières, « échos moqueurs des passions d'un temps », disent les Concourt, elle fut encore gratifiée de noms beaucoup plus suggestifs. De même qu'on disait des manches, des coiffes à la baraque, on dénommait la fièvre catarrhale la baraque, ce nom, dit le médecin nîmois Razoux, « étant celui que le public donnait dans le même temps à tout ce qui était de mode ». On l'appelait aussi la coquette, la grasse, la générale, la russe, la petite poste, le petit courrier, la folette, au grand mécontentement d'ailleurs du *Journal de Médecine, de Chirurgie et de Pharmacie* de 1780 qui s'insurgeait contre cette manie de donner des noms « qu'on croit plaisans, qui ne sont que ridicules et qui, au lieu de désigner la maladie, en éloignent jusqu'à l'idée ».

L'indignation de ce médecin nous paraît bien inutile et il est certain que ces appellations : la folette, la générale, le petit courrier, la russe, loin de nous embarrasser aujourd'hui, comme le prévoyait le rédacteur du *Journal de Médecine*, en disent autrement plus sur l'extension et la marche des épidémies d'alors que ceux de grippe ou d'influenza qui prévalurent par la suite.

(1) Comme on le voit, il n'est rien de nouveau sous le soleil. Le masque dont on recommande aujourd'hui l'usage aux personnes qui soignent des grippés n'est pas sans analogie avec celui représenté par cette figure et qui, employé surtout lors de la peste de Marseille en 1720, était déjà connu au XVII^e siècle.

Les idées de l'époque sur l'origine de la grippe étaient un peu différentes des nôtres. Les médecins ne croyaient pas à la contagion ; ils attribuaient la fièvre catarrhale à l'influence des météores, à l'inconstance générale des saisons, « les températures tièdes, austères et pluvieuses suivies d'un temps froid et sec » étant particulièrement favorables à l'écllosion de la maladie.

Elle débutait comme aujourd'hui. « Ceux qui en étaient attaqués commençaient à se plaindre d'une lassitude considérable, d'une perte subite des forces et d'une douleur gravative et comme contuse dans les membres. Puis il survenait une toux plus ou moins violente avec expectoration de matières visqueuses et accompagnée d'une grande oppression de poitrine et même de symptômes de périgueux. »

Il y avait déjà des formes graves d'emblée et d'autres très légères. On les traitait de la façon la plus variable. Suivant les tempéraments c'était la méthode rafraîchissante ou la méthode excitante qui était employée. À côté de moyens thérapeutiques comme les vomitifs, les purgatifs, les diurétiques, le quinquina, la saignée, les ventouses scarifiées, les vésicatoires qui ont survécu, on prescrivait le bouillon de navet, le petit lait vineux, la teinture bénardique, les décoctions de chardon bénit, la poudre d'yeux d'écrevisses saturée de jus de citron, celle de corne de cerf saturée de jus de limons et enfin la thériaque dont le naturaliste de Jussieu avait fait l'éloge le plus pompeux, en 1733, dans sa thèse intitulée : *La thériaque dans les épidémies catarrhales*.

Parmi tous ces médicaments, il en était que l'on estimait convenir à la constitution des gens d'une contrée et être néfastes à d'autres. Par exemple, le quinquina qui réussissait à Venise ne donnait rien à cinquante kilomètres de là. C'était uniquement une question de mode, d'engouement. C'est ainsi, raconte Ozanam, qu'en Champagne, lors de l'épidémie de 1769, « les habitants des villages, prévenus contre la saignée, ne voulaient point l'admettre ; ils prenaient, au contraire, du vin, de la cannelle, de l'eau-de-vie et autres liqueurs échauffantes qui en sauvaient quelques-uns. Mais ce fut un moyen mortel pour le plus grand nombre, car sur trente-cinq malades, quinze succombèrent à ce traitement incendiaire ».

S'il y avait des gens qui mouraient de la grippe beaucoup en guérissaient. Aussi le moral des populations ne se montrait-il pas trop affecté. La maladie régnante était la grande nouvelle du jour, l'objet de toutes les conversations, le thème des amuseurs publics, mais elle ne troubloit en rien la vie de la société. Aux siècles précédents, les épidémies étaient le grand effroi. Au XVIII^e siècle on n'a guère le temps de penser à la mort ; suivant l'expression des Concourt, elle paraît absente et n'est pas attendue. Il n'est donc pas étonnant que les mémorialistes du temps ne mentionnent la grippe que pour en noter les à-côtés curieux. Si Barbier parle de la grippe de Louis le Bien-Aimé, ce n'est pour lui qu'une occasion de donner des détails croustillants sur une autre maladie dont le roi aurait été atteint. Et Bachaumont n'en fait mention que pour déplorer le rhume qui, le Jour des Rois, obligea les chantres de Notre-Dame à psalmodier les chants tant ils étaient enrhumés. De même lorsque Nougaret, à l'occasion de l'épidémie de 1775-1776, écrit sa pièce : *La grippe, comédie épisodique en prose et en acte suivie de réflexions curieuses et amusantes sur l'état actuel du théâtre français*, c'est pour soutenir que la grippe est produite non par un mauvais air, mais par les mauvais auteurs, dont les brochures et les pièces attaquent le cerveau et y causent des migraines et des rhumes de cerveau.

Cette pièce, sans grand intérêt médical, est pourtant assez amusante et tout à fait dans le goût du temps. Nougaret y met en scène un certain M. Anodin, médecin qui débite un sirop-pectorale à des clients qui viennent lui demander non pas de guérir, mais de tousser autrement que les autres. Suivent d'autres scènes qui ne manquent pas de comique où Nicette et Pierrot se plaignent de la gêne que la grippe apporte à leurs amours, où M^{me} Aulinin vient demander à Anodin de donner la grippe à son mari, ce qui le corrigerait peut-être et adoucirait son étrange humeur. Enfin, après une scène où un M. Sandis propose à Anodin de le faire passer dans tout Paris pour le plus habile médecin, s'il veut lui prêter 3 à 4.000 livres, la pièce se termine par un chœur de toux en mesure, et des danses exécutées par des goutteux et des paralytiques attachés dans leurs fauteuils.

Heureuse époque, où l'on prenait les événements du bon côté. Il y a lieu d'imiter nos ancêtres tout en ne regrettant pas le passé. Nous sommes moins durement frappés que l'ont été nos pères. Nous avons su arrêter les effets de fléaux qu'ils subissaient résignés et impuissants. Nous avons fermé nos portes à des épidémies qui, de leurs foyers lointains, débordaient à l'improviste sur nos populations épouvantées. Et quant à celles dont nos efforts et nos précautions ne peuvent ni détruire le germe, ni prévenir les invasions, nous nous défendrons indirectement contre elles en accroissant la prospérité matérielle, en vulgarisant les notions d'hygiène et en restreignant ainsi le terrain dévolu à leurs ravages.

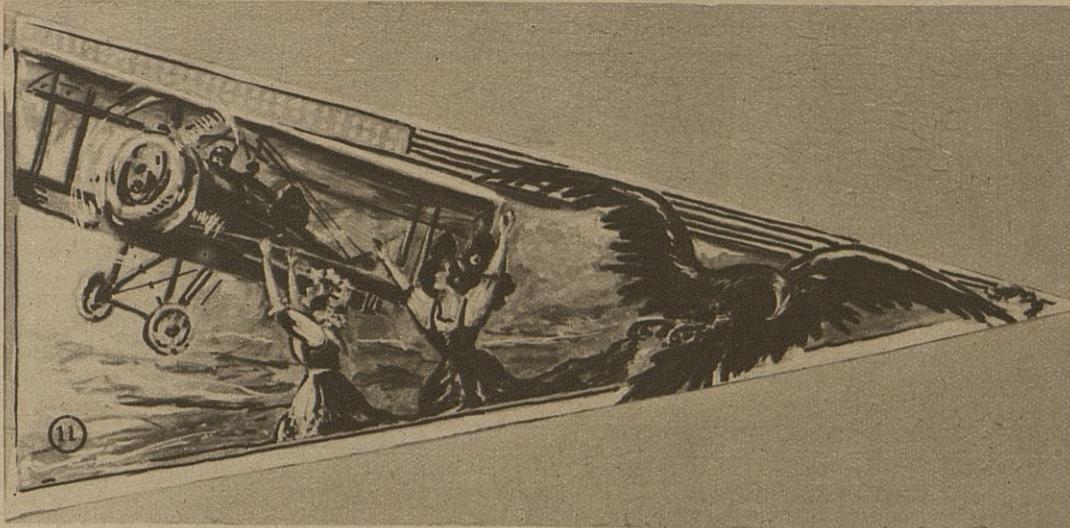
D^r MAURICE GENTY.



Habit des Médecins, et autres personnes qui visitent les Pestiférés. Il est de maroquin de devant, le masque a les yeux décrisés, et un long nez rempli de parfums.

(D'après le Dr Cumston). (1).

LES FANIONS DU "PAYS DE FRANCE"



décoration supplémentaire n'est pas indispensable.

Nous rappelons à nos adhérentes que nous avons l'intention de limiter à cette fin d'année la réception des fanions offerts à l'armée américaine ; toutefois nous accorderons quelques jours de plus, s'ils étaient indispensables, à certaines de nos adhérentes.

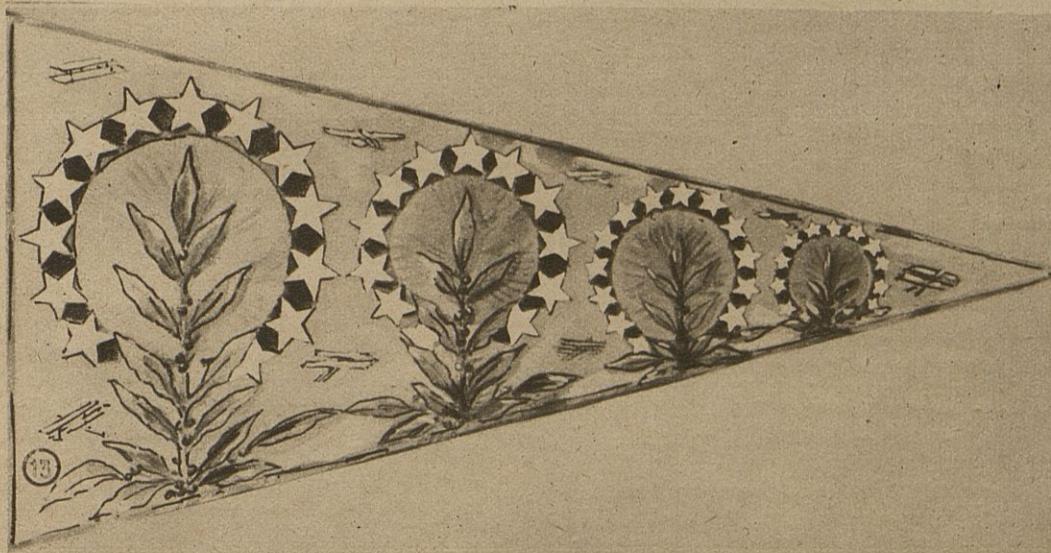
Nous donnerons dans notre prochain numéro la liste des membres du jury qui sera chargé de juger les fanions et de décerner des mentions.

Donc, tandis qu'il est temps encore de choisir un modèle de fanions, nous vous disons, adhérentes amies : A l'œuvre, à l'œuvre pour nos alliés si longtemps exilés de leurs foyers.

CLAUDE ORCEL.

Les adhérentes aux fanions du *Pays de France* trouveront ci-contre de nouvelles reproductions de maquettes qui nous ont été adressées par des artistes peintres que nous remercions vivement de leur gracieux concours. Nous invitons celles de nos adhérentes qui désirent le calque d'un des modèles parus de nous le faire savoir au plus tôt ; nous le leur adresserons par retour du courrier.

Qu'ils soient en dentelle, brodés, peints, pyrogravés, les fanions doivent être doublés. Les brodeuses qui disposent de suffisamment de temps pourront jeter sur cette doublure un semis d'étoiles, de cocardes américaines ou tricolores ou toute autre ornementation, constituant ainsi un fanion sans envers ; mais, bien entendu, cette



Modèle n° 13 de Mme Ravier-Chartier. Sur fond général bleu de roi, quatre branches de laurier vert aux baies rouges se détachant sur quatre astres dorés cerclés de rouge, fleuris d'étoiles blanches.

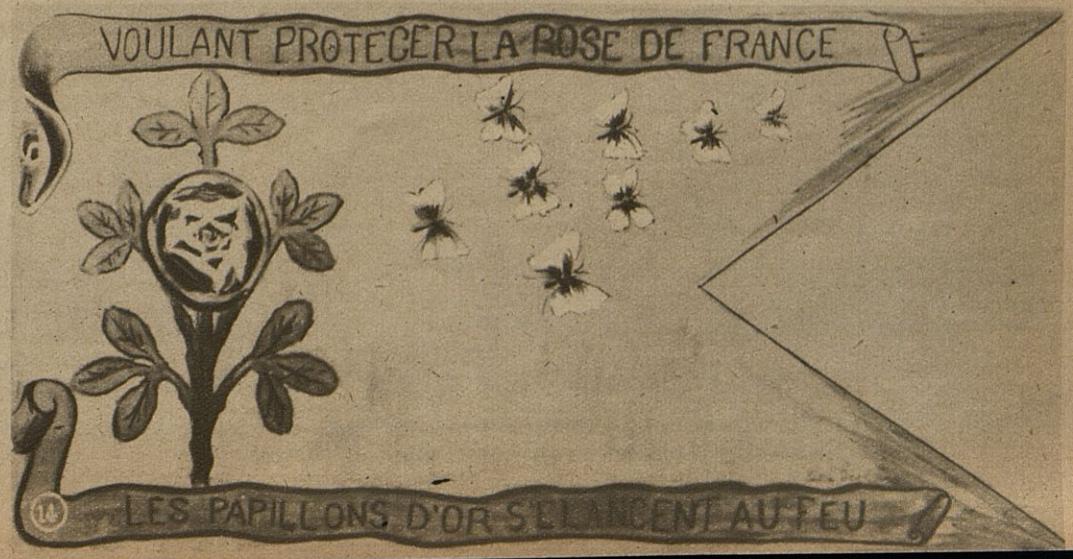
Mme Emilie Deglesne (modèle n° 14) présente sur fond bleu de France la rose de France au feuillage vert cerné de vert plus foncé. Un essaim de papillons d'or s'élance. Les deux pointes du fanion figurant le feu doivent être exécutées au point lancé jaune-rouge et or. Sur un ruban pourpre se lit en brun : « Voulant protéger la rose de France les papillons d'or s'élancent au feu. »

Nous rappelons à nos adhérentes qu'il est préférable que chacune, tout en s'inspirant des indications générales que nous publions, donne cours à sa fantaisie et à son goût.

Les quatre maquettes que nous reproduisons sont dues au talent de sociétaires de l'Union des femmes peintres et sculpteurs.

L'allégorique modèle (n° 11) de Mme Breton-Abraud conviendra aux adhérentes qui joignent la pyrogravure et l'aquarelle à la broderie. Sur fond paille, une Alsacienne et une Lorraine. Aigle bronze. Avion gris-vert. Bordure du haut aux couleurs américaines ; en bas, bordure tricolore.

Modèle n° 12 de Mme Yvonne Carro. Les aigles en satin blanc et noir réappliqués ; contours cernés au plumetis noir ; les plumes de l'aigle allemand sont rebrodées en noir. Rayures rouges et bleues rebrodées sur satin blanc.



DANS METZ RENDUE A LA FRANCE



Sur son cheval blanc le maréchal Pétain s'est placé à droite de la statue du maréchal Ney. Derrière lui se tiennent le général l'ayolle, commandant de groupes d'armées, et le général Buat, major général. Les officiers alliés et les officiers français de l'état-major sont, sur trois rangs, à cheval. Les troupes de la 10^e armée, présentées par le général Leconte, remplaçant le général Mangin, défilent devant le maréchal. Un immense cri de : « Vive la France ! » salue nos soldats.



Trois statues d'empereurs boches, dont celle de Guillaume I^{er}, déshonoraien l'Esplanade. Elles ont été jetées bas par les patriotes messins. C'est ainsi que le grand-père du kaiser gît piteusement à terre.



Pendant la revue, des escadrilles d'avions survolèrent la ville et, sur le parcours des troupes, ils semaient des petits drapeaux que se disputaient les Messins. Voici des enfants ramassant sur la chaussée ces souvenirs.



LA TABLE DU LUNCH OFFERT AUX OFFICIERS.

Nos troupes victorieuses ont fait, le 19 novembre, leur entrée solennelle dans Metz. Le maréchal Pétain, promu le matin même à la suprême dignité militaire, présidait à la reprise de possession de la vieille cité lorraine qui n'a jamais cessé d'être française de cœur. La glorieuse « Marche de Sambre-et-Meuse » accompagnait le défilé. Le général Mangin devait présenter au maréchal les troupes de l'armée qu'il commande ; mais un accident de cheval l'en empêcha.



DES FLEURS POUR LE MARÉCHAL PÉTAIN.

L'ENTRÉE DES TROUPES FRANÇAISES A METZ

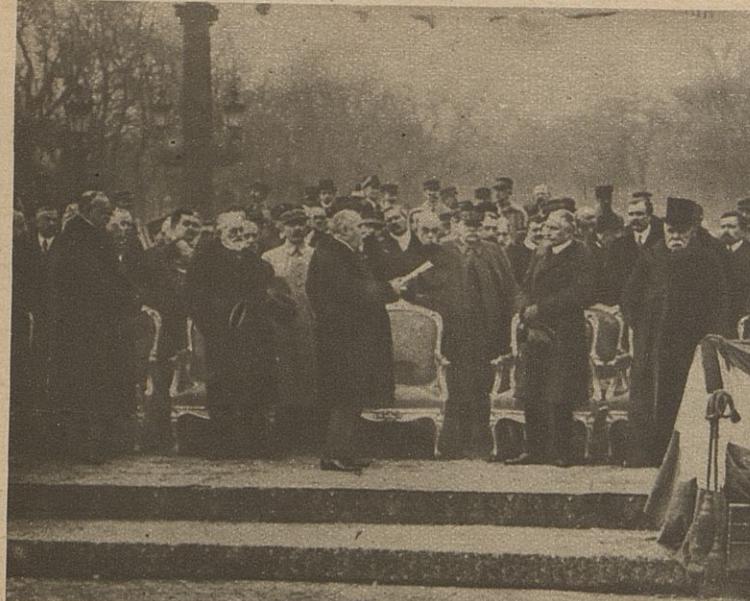


Le premier, sur son cheval blanc, le maréchal Pétain, qui portait encore les insignes de général de division, est entré dans la capitale de la Lorraine, suivi d'un brillant état-major. Toutes les rues étaient magnifiquement pavées, toutes les fenêtres garnies de spectateurs enthousiastes ; les cloches sonnaient à toute volée. Lorsque le grand soldat s'est avancé sur l'Esplanade, une émotion intense saisit les Messins ; c'était la France qui revenait.



Journée de délivrance, journée de gloire, journée d'amour pour la patrie retrouvée ! Le 19 novembre 1918 aura été pour les Lorrains la fin d'un cauchemar de quarante-huit ans. Aussi quel enthousiasme dans la foule immense qui se pressait dans les rues de Metz pour acclamer les troupes victorieuses ! Tous voulaient fêter les soldats de la 10^e armée ; les gracieuses Lorraines, si jolies dans leur costume, firent les honneurs de leur ville à ces compatriotes revenus.

PARIS FÊTE LE RETOUR A LA FRANCE DE L'ALSACE ET DE LA LORRAINE



Le président de la République lisant son discours. A sa gauche, le maréchal Joffre ; un peu plus loin, M. Clemenceau. Au moment où M. Poincaré cessait de parler, eut lieu un lâcher de deux mille pigeons.



Sur la place de la Concorde, le drapeau des sapeurs-pompiers de Massevaux, qui le recurent en 1845, et l'ont conservé en dépit de l'occupation allemande. M. Poincaré avait déjà eu l'occasion de le saluer à Massevaux.



LES ENFANTS DES ÉCOLES ALSACIENNES ET LORRAINES.

Paris a vécu, le 17 novembre, une journée d'allégresse en l'honneur du retour à la France de l'Alsace et de la Lorraine. Un immense cortège où plus de 150.000 personnes, appartenant à plus de 700 sociétés ou délégations, représentaient l'unanimité de la France, a défilé depuis l'Arc-de-Triomphe jusqu'à la place du Carrousel. La voix du canon, pendant le défilé, se mêlait aux acclamations sans fin par lesquelles les manifestants, d'un même cœur, saluaient la délivrance de nos provinces les plus chères.



SUR LA PLACE DE LA CONCORDE UNE FOULE IMMENSE ACCLAME LE DÉFILE DES SOCIÉTÉS QUE PRÉCÈDENT LES GARDES DE PARIS A CHEVAL.



Parmi la foule, aussi bien que dans les groupes du cortège, on remarquait de nombreuses Alsaciennes en costume national. Celles-ci descendaient les Champs-Elysées, formant une gracieuse chaîne.



Les Alsaciennes ont été les reines de la journée. L'une d'elles, s'approchant de M. Poincaré, lui offrit, ainsi qu'à M. Clemenceau et au maréchal Joffre, de superbes palmes, hommage de l'Alsace et de la Lorraine.



LE DRAPEAU DU 27^e CHASSEURS PORTANT LA FOURRAGÈRE ROUGE.

LA POPULATION DE LONDRES ACCLAME LES SOUVERAINS BRITANNIQUES



La nouvelle de la signature de l'armistice, consacrant la victoire des alliés, a donné lieu, à Londres comme à Paris, à des manifestations sans précédent. Les rues de la capitale n'avaient certainement jamais vu se dérouler de pareilles scènes d'enthousiasme. Devant le palais de Buckingham la chaussée et les trottoirs disparaissaient sous une foule innombrable qui ne cessait d'acclamer la victoire que pour entonner le « God save the King », la « Marseillaise », la « Brabançonne ». D'un balcon du palais où il se montra avec la reine Alexandra, le roi Georges V adressa à la foule une allocution qui fut accueillie par un tonnerre d'applaudissements. On voit, dans le médaillon, le roi, en uniforme d'amiral, et la reine, répondant par leurs saluts aux hourras de leurs sujets. Le cri de « Vive la France » se mêla, ce jour-là, des milliers de fois aux acclamations anglaises.

L'ENTRÉE SOLENNELLE DES SOUVERAINS BELGES DANS LA VILLE DE GAND

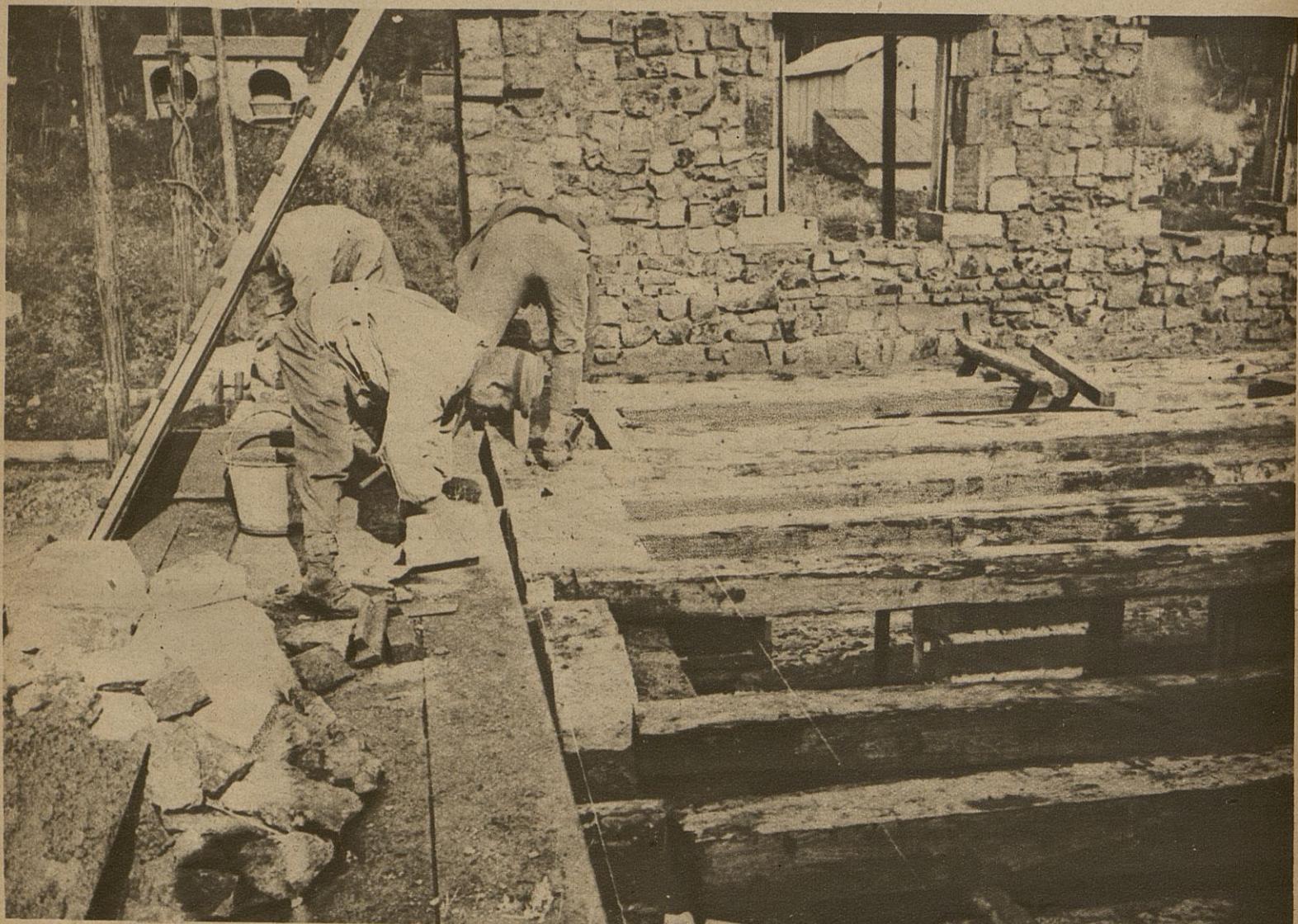


C'est le 13 novembre que le roi Albert I^{er}, la reine Elisabeth et le prince héritier de Belgique ont fait leur entrée solennelle dans la ville de Gand, au milieu d'une foule immense qui les acclamait éperdument. C'était la première grande manifestation nationale qui se produisait en Belgique après la signature de l'armistice. Dans cette photographie le cortège est sur la place de l'Hôtel-de-Ville. A la gauche du roi-soldat se reconnaît la vaillante reine Elisabeth ; à sa droite, leur fils ainé, le prince héritier, en tenue réglementaire de sous-officier. Des généraux belges et alliés faisaient cortège aux souverains. Le carillon du beffroi jouait, alternativement avec les hymnes belges et anglais, la « Marseillaise » dont la foule enthousiaste chantait à pleine voix les mâles couplets. Nos amis belges se souviendront longtemps de cette journée glorieuse.

UN BON EXEMPLE A GÉNÉRALISER



Déjà, dans plusieurs régions où la bataille fut rude, les prisonniers boches sont occupés à relever les ruines qu'ils ont faites ; voici des photographies prises à Dormans ; on y voit des Allemands reconstruisant les maisons incendiées ou jetées à bas par les obus ; tous les corps de métier sont représentés parmi ces milliers de prisonniers que nos soldats ont cueillis ; on pourra former des équipes qui travailleront à remettre debout ce qu'ils eurent tant de joie à démolir.



Maintenant que les hostilités ont cessé, la reconstitution des pays dévastés par l'invasion des Barbares devient la principale des préoccupations de l'opinion publique. Les comités des départements envahis, notamment ceux des Ardennes, de l'Aisne et du Nord, ont récemment exprimé le vœu que les prisonniers boches fussent employés à la reconstruction des maisons, des usines, des monuments que les armées allemandes ont détruits. Rien n'est plus juste.

ECHOS

LE TRAITEMENT RADICAL DES ENGELURES

Depuis le temps qu'on nous l'annonce, est-ce enfin le bon, le vrai, celui qui guérit véritablement ? Quoi qu'il en soit, voici la méthode conseillée par le *Bulletin Médical*. Faites faire la préparation suivante :

Acide picrique	0 gr. 25.
Alcool	10 grammes.
Glycérine	10 grammes.

Badigeonnez les engelures, à quelque point qu'elles en soient, avec cette préparation, deux fois par jour ; laissez sécher à l'air et n'essuyez, sans laver, qu'après vingt minutes. D'après le Dr J. Camescasse, l'engelure s'améliore dès le second badigeonnage : le prurit et la rougeur disparaissent.

L'ulcération, s'il y en a, subsiste. Pour la faire partir on traitera par une pommade à la lanoline ou une pâte à l'oxyde de zinc.

Avec la dose indiquée plus haut il y a de quoi badigeonner deux douzaines de pieds ou de mains.

LE PAIN A LA SCIURE DE BOIS

On a souvent dit, d'après les journaux boches, qu'en Allemagne on avait parlé de mettre de la sciure de bois dans la farine destinée à la fabrication du pain, sous prétexte que ce que le bétail peut digérer, le Boche, et surtout le peuple boche le peut digérer aussi.

Le gouvernement allemand ne s'est pas contenté de parler de la chose et de la déclarer très faisable et hygiénique, de l'avis des « grands professeurs » ; il a voulu réaliser le projet et a nourri de pain à la sciure de bois ses soldats. Et ce n'est pas d'hier.

En effet, au cours d'un coup de main exécuté dans la nuit du 9 au 10 mai 1917, dans la région du cimetière Saint-Firmin, une de nos patrouilles a pris des hommes porteurs de pain de munition. Celui-ci était noir, en partie moisi. A l'analyse micrographique on le trouva composé de seigle non bluté (grain avec tout le son) additionné de sciure de bois. Le bois qui avait fourni celle-ci était le peuplier.

C'était là un véritable pain de disette. Jamais, lors du siège de Paris en 1870, le pain français n'a contenu de sciure de bois. Il était fait de farines diverses : orge, blé, seigle, avoine, riz, pois, fèves, pommes de terre et son (10 % de ce dernier) ; mais jamais on n'y introduisit de sciure de bois.

UTILISATION DU POUSSIER DE CHARBON

Un officier indique, dans une revue anglaise, un mode d'utilisation du poussier de charbon qui a donné pleine satisfaction sur le front de la Somme et du Nord. On commence par tamiser le poussier, puis on le mélange avec moitié de son poids d'argile en dissolution ou plutôt en suspension dans l'eau. On répand la mixture dans des cuvettes peu profondes et on y découpe à l'emporte-pièce des gâteaux que l'on retire pour les mettre sécher.

C'est à Abblain-Saint-Nazaire que les Britanniques ont commencé cette fabrication, d'où le nom populaire d'*Abblain coal-cake*, gâteau de charbon d'Abblain, qui a été donné à ce mélange.

Voici plusieurs mois que le gâteau de charbon est employé ; il donne pleine satisfaction et il a été distribué régulièrement aux troupes à la place du charbon.

Ce gâteau est dur, propre, s'allume facilement et brûle lentement en donnant beaucoup de chaleur.

L'observateur qui raconte ces faits est d'avis que la méthode devrait être généralisée et qu'il y aurait lieu de l'adopter pour le temps de paix. Partout où il y a de la marne ou de la craie soluble, on peut fabriquer de ces gâteaux et de la sorte tirer le meilleur parti possible du poussier de charbon.



PRODIGIEUX RECORD

DE LA TÉLÉGRAPHIE SANS FIL

En 1910, la Société Marconi établit un record considéré alors comme prodigieux.

A cette époque, en effet, le poste de télégraphie sans fil de Buenos-Aires reçut un message de Clifden, situé à plus de 10.000 kilomètres.

Ce record impressionnant vient d'être battu.

Le poste de télégraphie sans fil de Sydney, sur la côte orientale d'Australie, a enregistré un message parti de la station Marconi de Carnarvon, au nord du Pays de Galles.

Or, la distance entre ces deux postes est de près de 20.000 kilomètres.

Dès la réception du premier message, le directeur de la station de Sydney demanda qu'on lui en envoyât d'autres.

Deux autres communications furent lancées et lui parvinrent, faisant la moitié du tour du monde en un quatorzième de seconde. Vitesse vertigineuse comparable à la merveilleuse rapidité de la lumière !

L'appareil récepteur de Sydney est un des plus puissants.

Actuellement, le poste australien n'est pas à même d'envoyer les messages, mais dans un avenir très prochain un service complet sera organisé.

L'ALCOOL INDUSTRIEL

Les ressources en pétrole et huiles minérales allant en s'épuisant, il est indiqué de développer l'industrie de l'alcool comme source d'énergie.

L'alcool se tire de sources variées. En Bochie, où il est fait beaucoup plus que chez nous emploi de l'alcool comme combustible, c'est la pomme de terre principalement qui le fournit. Sur 50 millions de tonnes de pommes de terre produites, 3 millions étaient, en 1913, réservées à la production de l'alcool et fournissaient 315 millions de litres. En France, l'alcool se tire plutôt de la betterave ; en 1912, il en fut produit 81 millions de litres. Une législation peu pratique, élaborée par des législateurs incomptables, a beaucoup retardé le développement de l'industrie de l'alcool.

En Australie, on a songé à utiliser le sorgho et le manioc. En Suisse, on fabrique l'alcool synthétiquement par l'énergie hydro-électrique.

La chaleur solaire, utilisée par l'intermédiaire des végétaux, peut beaucoup fournir d'énergie, et c'est là une source dont il faut tirer parti, les réserves de combustible du sol s'épuisant chaque jour sans se reconstituer.

LA PLUIE A L'AIGOUAL

Le massif de l'Aigoual, à 1.567 mètres d'altitude, est un point où se présentent beaucoup d'orages et de pluies.

De celles-ci une partie s'écoule vers le Rhône et la Méditerranée, une autre par la Garonne dans l'Océan. La chute pluviale sur les pentes de l'Aigoual est très élevée : à Vallerange, vers la plaine, elle est encore de 2 mètres d'eau par an ; c'est une des chutes pluviales les plus fortes que l'on connaisse en France.

En outre, le vent est à l'Aigoual d'une violence inouïe, ce qui tient à sa situation au voisinage de régions surchauffées, telles que la Méditerranée et les Causses, ces plateaux calcaires qui bordent les Cévennes du sud-ouest. Il arrive souvent au personnel de l'observatoire de ne pas pouvoir rester debout, en plein air, quand le vent souffle.

La pluie a longtemps fait un grand mal en déterminant des inondations. Sur les pentes de l'Aigoual, dénudées par l'abus du pacage, l'eau ruisselait et tombait en torrents dans la vallée. Depuis que l'on a reboisé, le mal diminue, et les inondations dont souffrait autrefois la plaine sont devenues moins nombreuses et moins désastreuses.

VILLE SUR ORDRE

C'est la petite ville de Richelieu, en Touraine, au sud de Chinon. Richelieu fut la création du grand cardinal qui trouvait son village de Richelieu trop pauvre d'aspect, pas assez majestueux. Il fit donc établir les plans d'une ville régulière et symétrique ; les travaux furent commencés, mais ils n'ont pas été achevés.

A vrai dire, le cardinal ne rêvait pas une ville démesurée : celle qu'il projetait avait 600 mètres sur 400. Les fossés et les tours marquant les limites de la ville existent toujours. La voie principale existe aussi : elle a 450 mètres de longueur, nous est-il dit par M. Ardouin-Dumazet. C'est modeste, en réalité.

Evidemment on n'improvise pas une ville et on n'en crée pas une là où il n'en poussait pas spontanément. La rue est bordée d'hôtels hauts et solennels, mais ils abritent une vie étriquée d'une population qui n'a rien de seigneurial pour la plus grande partie ; quelques-uns, pourtant, ont belle apparence et sont bien entretenus, beaucoup sont plus ou moins inocupés et mal en point. Les rues secondaires ne sont pas à l'image de la principale ; elles ne présentent que petites habitations sans caractère. Le plus pittoresque, ce sont les habitations élevées contre ou sur les remparts. Il reste une halle, une église qui n'est pas sans intérêt et les ruines d'un château. Richelieu a eu 8.000 habitants ; ils sont 2.500 environ, occupés principalement aux industries alimentaires : truffes, pâtes, conserves.

UN EXPLOSIF PUISSANT

C'est l'azide de plomb qui semble devoir l'emporter sur le fulminate de mercure. C'est un hydronitrate de plomb qui est extrêmement sensible au choc mécanique. Il est d'autant plus sensible qu'il se trouve en cristaux plus volumineux. Il suffit de briser un cristal pour que se produise une explosion.

C'est dire que la manipulation de cet azide de plomb est chose très dangereuse. Les cristaux d'azide de plomb, bien secs, font souvent explosion rien que par la caresse d'une plume. Pareille sensibilité fait qu'en pratique on ne peut tirer aucun parti sérieux de cet explosif. Trop souvent il ferait sauter ceux qui comptaient l'employer à faire sauter les autres.

UN ENNEMI DE L'AGRICULTURE

C'est le ramier. Un de ces oiseaux ayant été tué, en été évidemment, on a examiné ce que contenait son gésier pour se rendre compte de ses habitudes alimentaires. Et on a constaté, est-il dit dans une publication agricole officielle anglaise, que le ramier ne consomme pas du tout d'insectes et se nourrit de bon nombre de produits végétaux utiles à l'homme. C'est ainsi qu'il avale des grains d'orge, et des graines et des feuilles de trèfle. Cela est regrettable. On pourrait peut-être, toutefois, lui savoir gré de consommer beaucoup de grains d'ivraie et de fleurs de mauvaises herbes diverses.

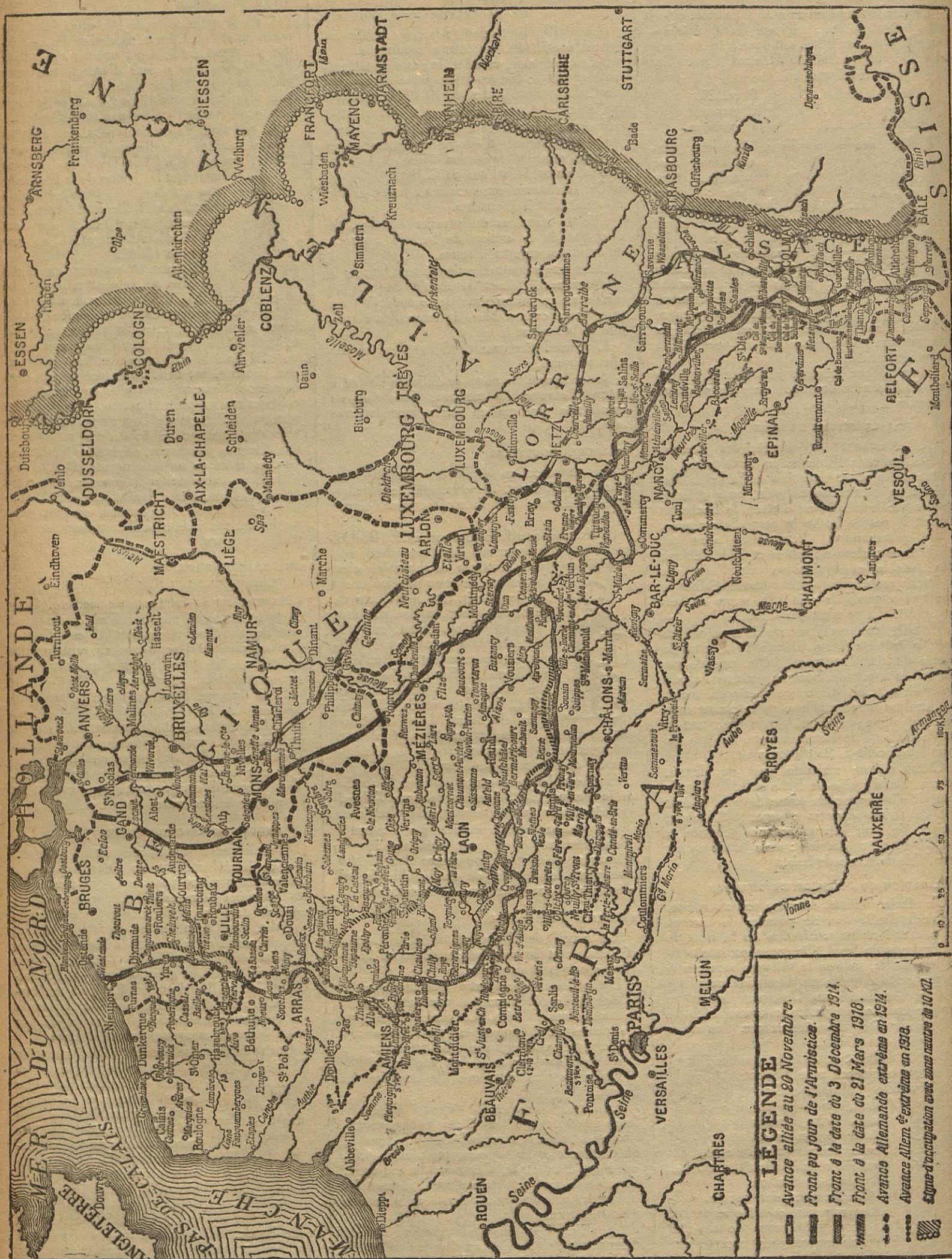
Les agriculteurs ne tiennent guère à propager l'ivraie. L'herbe d'ivrogne, ou zizanie, a les graines vénéneuses (au moins pour l'homme et le bétail), mais ce ne semble pas être le cas pour le pigeon), que des industriels sans scrupules ajoutent parfois à l'orge pour augmenter l'effet enivrant de la bière. Déjà saint Louis a dû sevrir contre les brasseries de son temps qui abusaient de

cette fraude. Mais peut-être s'agit-il non pas de l'ivraie, mais d'une espèce voisine, le ray-grass, ivraie vivace, une des meilleures plantes de gazon qui est employé à la constitution des pelouses. En ce cas le ramier a très tort. Il est nuisible et l'agriculteur ne peut que le pourchasser.

V.



LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917-1918)



LE FRONT OCCIDENTAL (l'avance des armées alliées).

TEINDELYS

donne un teint de lys



Crème
Poudre
Eau

Conserve la
fraîcheur de la jeunesse

Embellit,
efface les rides

Poudre, 4 fr.; f^e, 5 fr. — Crème, grand modèle, 9 fr.; f^e, 10 fr. 70; petit modèle, 5 fr.; f^e, 6 fr. 20. — Savon, 4 fr.; f^e, 5 fr. — Eau, 10 fr., f^e, 13 fr. — Bain, 4 fr.; f^e, 5 fr. — Lait, 12 fr.; f^e, 15 fr.

Aucun envoi contre remboursement.

Bain
Savon
Lait

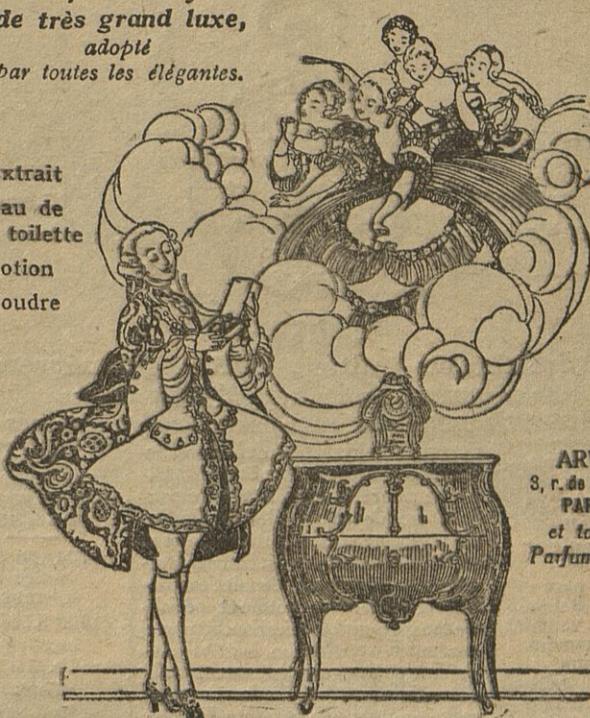
Produits scientifiques
pour
l'hygiène rationnelle
de la peau
(épiderme et derme).

ARYS
3, rue de la Paix
PARIS
et toutes parfumeries.

Un jour viendra

Parfum d'Arys
de très grand luxe,
adopté
par toutes les élégantes.

Extrait
Eau de
toilette
Lotion
Poudre



ARYS
3, r. de la Paix
PARIS
et toutes
Parfumeries.

*A celle dont mon cœur veut faire une marquise,
Je veux offrir, galant, en un doux abandon,
"Un jour viendra", parfum objet de convoitise
Des femmes désirant le plus rare des dons.*

Le flacon de "Lalique" : 30 fr.; franco contre mandat-poste de 33 fr.

NOS CONCOURS

CONCOURS N° 33. - Plébiscite du "Pays de France"

Voici la question que nous posons aujourd'hui à nos lecteurs :

A quel sort doit-on destiner Guillaume II, ex-empereur d'Allemagne, ex-roi de Prusse?

C'est à cette consultation que nos lecteurs doivent répondre et nous ne doutons pas que ce plébiscite ne remporte un grand succès, étant donnée l'unanimité de l'exécration que nous ressentons à l'égard de ce souverain détrôné, qui a déchaîné de si sanglants bouleversements dans l'univers entier.

1^o Guillaume doit-il être condamné à mort?

2^o Faut-il le mettre, pour la fin de ses jours, dans une île de l'Océan, où il vivra seul avec un unique serviteur pour lui procurer sa nourriture?

3^o Faut-il, comme le fit Louis XI pour le cardinal de La Balue, le mettre dans une cage de fer, où il restera jusqu'à la fin de ses jours?

4^o Faut-il l'obliger à errer dans le monde, semblable au Juif-Errant, sans pouvoir jamais se fixer nulle part?

Nous demandons à chacun de nos lecteurs de nous dire quelle est celle de ces peines qu'il voudrait infliger à Guillaume II?

Quelle est celle, d'après eux, qui obtiendra la majorité des suffrages et combien de voix aura cette condamnation?

C'est aux lecteurs qui se seront rapprochés le plus de la condamnation imposée par le suffrage des concurrents que nous attribuerons les prix.

Votez tous pour une des quatre condamnations.

Indiquez simplement, pour la solution, le numéro de la condamnation, ainsi que le nombre des suffrages.

LISTE DES PRIX :

1 ^{er} Prix : Un titre de l'Emprunt de la Libération 4 fr. de rente	
2 ^o " Une montre	Valeur : 50 fr.
3 ^o " Une montre-bracelet	" 50 "
4 ^o au 15 ^e Un jeu aérono	" 7 50

Les réponses seront reçues jusqu'au 28 décembre 1918 et les résultats publiés dans notre numéro du 9 janvier 1919.

ATTENTION !! Lire à la page II des annonces le Règlement de la "POCHETTE SURPRISE".

5.000 Prix **50.000 fr.**

CONCOURS N° 27. — Résultats

Les mots à trouver étaient les suivants ; nous les donnons dans l'ordre qu'ils occupaient dans le texte :

DÉCIDÉS - PROMENADE - SILENCE - AVENIR - MERVEILLEUX
ÉMOTION - GLISSER - JUPE - ROSE - MINUSCULES

Il n'y a pas eu de réponse juste pour ce concours.

Le classement des concurrents s'effectue comme suit :

AVEC 6 MOTS JUSTES :

Premier prix. — Une cravate fourrure, valeur : 50 fr.

Mme I. BLED, 45, avenue Félix-Faure, Paris. (Ecart : 458.)

Deuxième prix. — Une montre-bracelet, valeur : 40 fr.

M. HAMANT C., 20, quai de l'Île-St-André, Lunéville. (Ecart : 612.)

Troisième prix. — Un rasoir mécanique, valeur : 25 fr.

M. DELAUME, Charmes (Allier). (Ecart : 6.000.)

Quatrième prix. — Une blouse lingerie, valeur : 20 fr.

M. M. BESNARD, 2, place Saint-Vincent, Mayenne. (Ecart : 6.000.)

Cinquième prix. — Une glace Louis XV, valeur : 20 fr.

Mme PEYRUSSAU, 26, rue du Général-Beuret, Paris. (Ecart : 7.650.)

Sixième et septième prix. — Un vase Méranc, valeur : 15 fr.

Mme DARTIGUELONGUE, Java, par Bages (Aude).

Mme C. BOURGUIGNON, 32, rue Marché-aux-Farines, Libourne.

AVEC 5 MOTS JUSTES :

Huitième prix. — Un document d'histoire, valeur : 12 fr. 50.

M. V. LORRAIN, écluse n° 19, Ecrouves, par Toul. (Ecart : 3.)

Neuvième prix. — Un service à café, valeur : 12 fr.

M. M. LONGIN, 68^e R. A. P., 4^e batterie, secteur 236. (Ecart : 13.)

Dixième prix. — Un moulin à café, valeur : 12 fr.

Mme LAVAL, 32, avenue de la République, Paris. (Ecart : 20.)

Suite des lauréats du "Concours de Consolation"

QUI GAGNENT CHACUN UN SERVICE ALUMINIUM

8 MOTS

Mme J. Guex, Alfort; M. J. Weyler, Vendeville; M. G. Froment, secteur 30; M. I. Sobol, Paris; Mme B. Michel, Saint-Aubin-les-Ebeuf; M. J. Devred, Tours; M. J. Etienne, Dijon; Mme J. Brevet, Bourg; M. L. Reutinger, Nancy; Mme E. Ravet, Calan; M. P. Biognoel, Auchel; M. G. Brémond, Marseille; Mme R. Charlet, Saint-Pourçain; M. E. Minard, Châtellerault; M. G. Bernard, La Roële; M. L. Buillard, Varades; Mme L. Marnot, Paris; Mme F. Schulotte, Menton; M. P. Dufour, Saint-Mandé; M. E. Vuilliez, Bourg-de-Péage; M. J. Dutheil, Bordeaux; Mme M. Woebert, Meursault; Mme A. Dépret, Fauquembergue; Mme M. Massard, Clilly; M. J. Delecray, Vaux-le-Sézenay. (A suivre.)

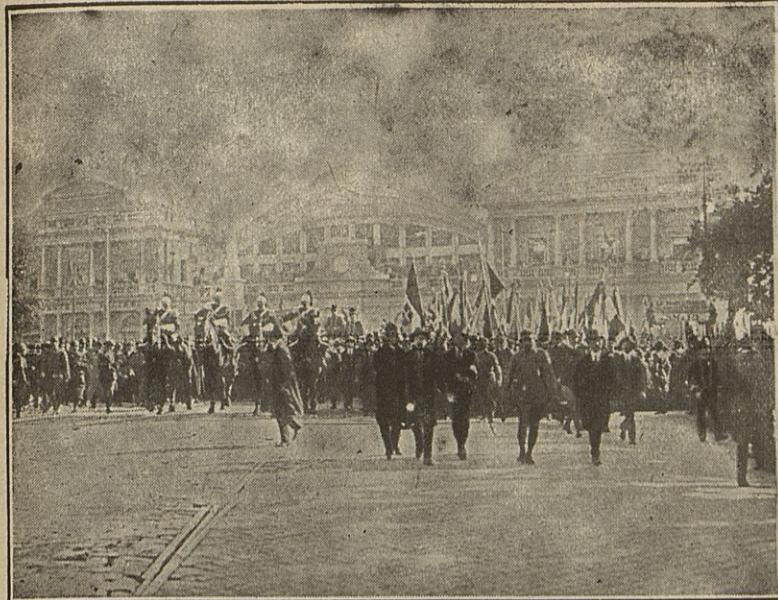
Découpez le bon de participation à ce concours, bon n° 33, et collez-le sur la feuille de concours.

CONCOURS N° 33

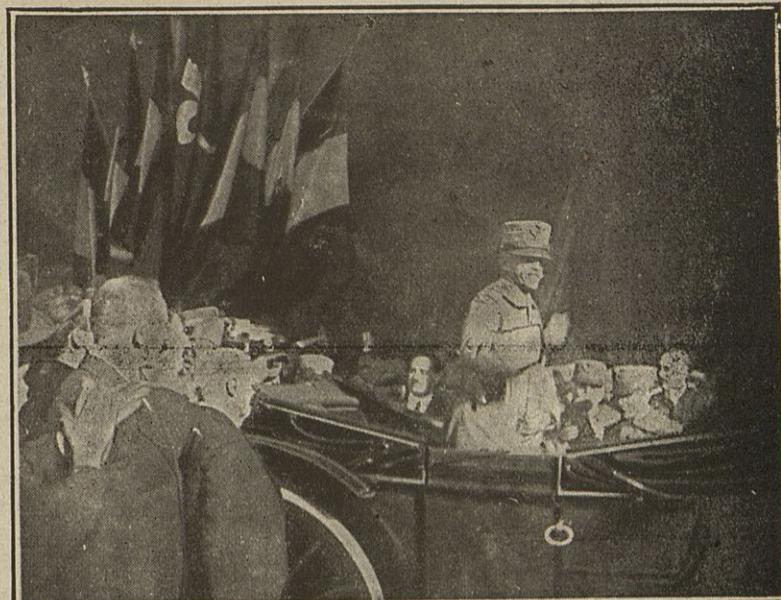
BON DE CONCOURS

A découper et à coller sur la feuille de concours.

LE RETOUR A L'ITALIE DES « TERRES IRRÉDENTES »



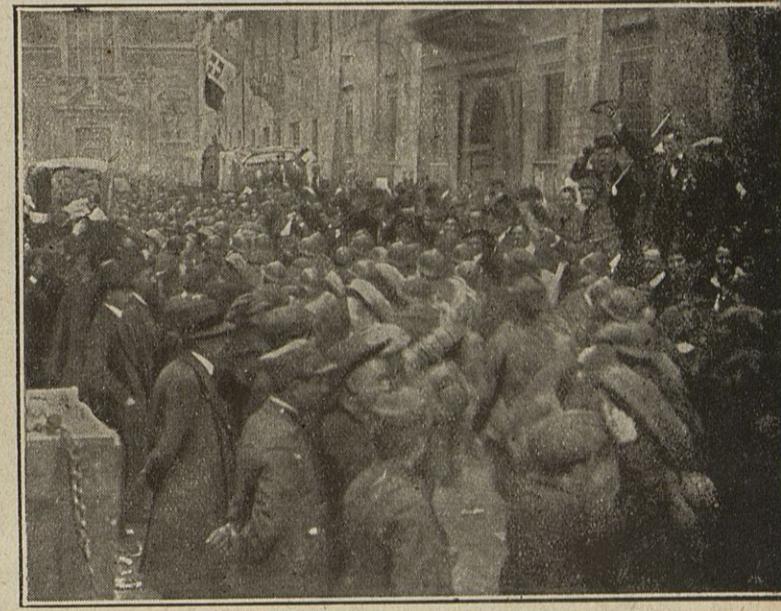
Rome a célébré par de grandes fêtes la rentrée à Rome, après la signature de l'armistice, du roi Victor-Emmanuel. Voici l'arrivée du roi que précédaient des centaines de drapeaux.



La population italienne sait gré au roi Victor-Emmanuel d'avoir vécu sur le front, parmi les troupes, la plus grande partie de la guerre. Aussi lui fait-elle à toute occasion des ovations chaleureuses.



Dans la journée du 3 novembre qui vit la signature de l'armistice accordé à l'Autriche, les Italiens entraient à Trente et à Trieste où la population les accueillait en frères et en libérateurs. Le drapeau italien fut aussitôt arboré au balcon de la mairie de Trente.



Il n'y a plus pour l'Italie de « terres irréalistes ». Les habitants de Trente, enfin délivrés de l'oppression autrichienne, ont fêté par de grandes manifestations leur retour à la patrie italienne. Voici la foule devant la mairie acclamant les libérateurs.

SUR LE FRONT ORIENTAL

De Varsovie on a annoncé, dès le 14 novembre, que des forces polonaises, commandées par le général Pilsudski, avaient pénétré dans les provinces de Posnanie et de Silésie que revendique le nouvel Etat polonais. Le fond de la population de ces provinces est polonais ; la Prusse, qui se les était attribuées lors du dépècement de la Pologne, en opprimait durement les habitants. Les troupes du général Pilsudski ont désarmé et chassé les garnisons boches qui, d'ailleurs, n'ont pas fait de résistance. Cette reprise de possession de territoires polonais a coïncidé avec l'ouverture de négociations entre le nouveau gouvernement de Varsovie et celui de l'Ukraine en vue d'arriver à un règlement amiable de la question des territoires de Galicie. Les différents partis se sont unis pour la formation d'un gouvernement qui travaillera à l'unification de la Pologne, de la Baltique aux Carpates. Quand cette œuvre sera réalisée, l'armée polonaise de France sera mise à la disposition du gouvernement de Varsovie qui recevra, d'autre part, des nations de l'Entente, toute l'aide qui lui sera nécessaire. Entre la Russie et l'Allemagne, la Pologne, solidement reconstituée, aura alors un rôle considérable. Le nouveau gouvernement a pour chef M. Moraczewski ; le chef suprême de l'armée est le général Pilsudski.

A Prague, l'Assemblée nationale tchéco-slovaque s'est réunie pour

la première fois le 14 novembre ; elle a proclamé la république tchécoslovaque, dont M. Masaryk a, au cours de la même séance, été élu président.

En Ukraine, l'ataman Skoropadski a lancé, le 17 novembre, une proclamation déclarant au peuple ukrainien que la Russie va bientôt se reconstituer comme Etat uniifié sur une base fédérative et que l'Ukraine formera partie intégrante de cette fédération. Mais on annonçait, le 21, que l'ataman venait d'être renversé.

En Hongrie, la république a été proclamée le 16 novembre, sous la présidence provisoire du comte Karolyi. Les journaux roumains annoncent, avec l'autorisation du gouvernement, que, contrairement aux bruits tendancieux répandus par des agences allemandes, l'occupation par l'armée roumaine de la Transylvanie et de la Bukovine ne se fera qu'en plein accord avec les gouvernements de l'Entente et s'arrêtera aux frontières ethniques de ces pays.

En Roumanie, les troupes alliées ont franchi le Danube et fait leur entrée, le 17 novembre, à Bucarest, où la population leur a fait une réception triomphale. Ce sont des Britanniques qui occupent Constantza.

A Constantinople, le vice-amiral Amet représentera comme haut commissaire la République française auprès du gouvernement ottoman.

En Asie, les alliés continuent à garantir leurs droits. Bakou a été occupé le 17 novembre par des troupes anglo-russes auxquelles la population a fait bon accueil.

LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de 250 francs au document le plus intéressant.

La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 214 a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru aux pages 8 et 9 et intitulé : « Sur les grands boulevards, devant le "Matin", une foule immense acclame la Victoire. » Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

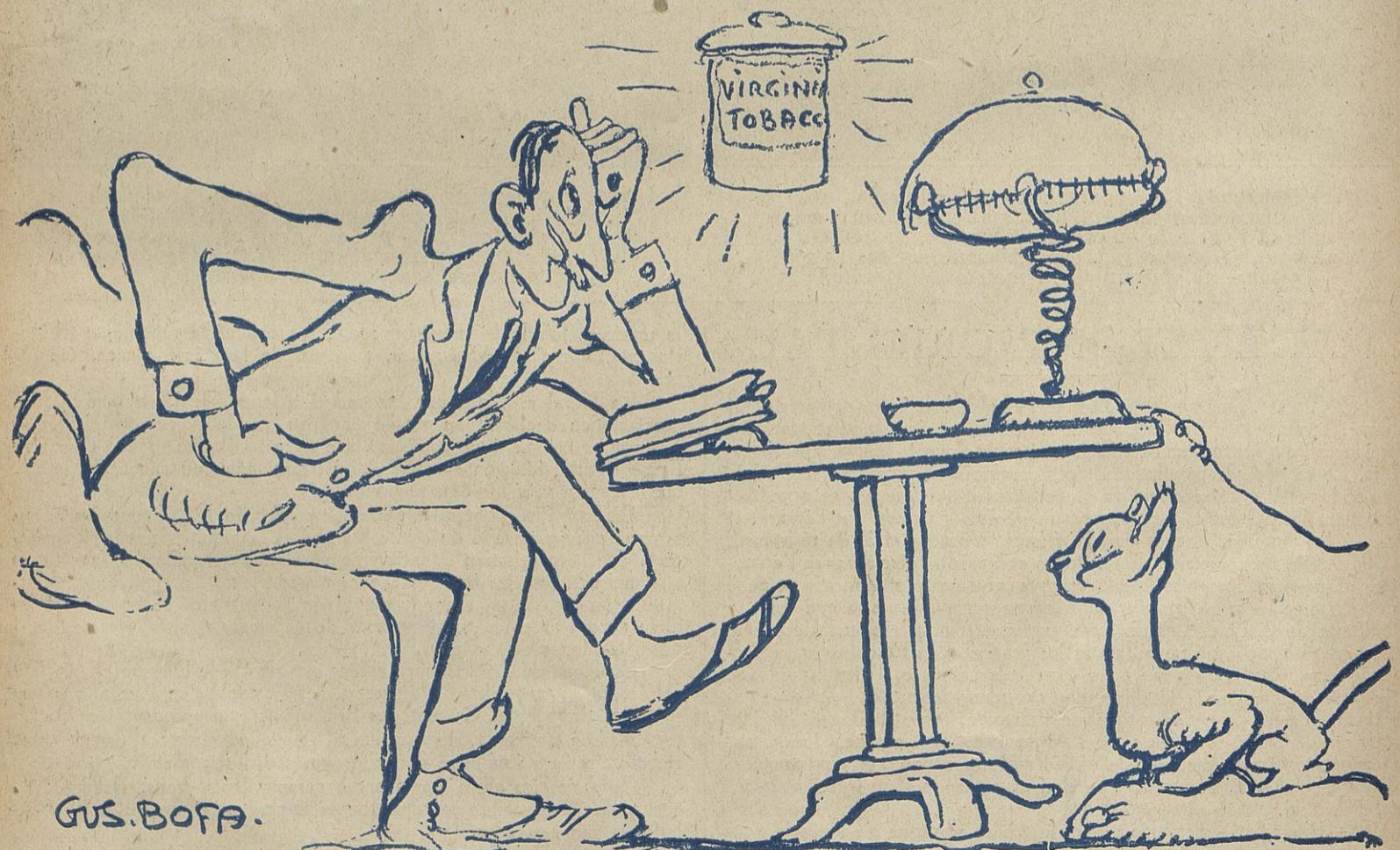
LA QUESTION DU TABAC



LES GRANDES CHASSES

— Bonne journée ?

— Pas trop !... Trente bureaux de tabac... trois cigarettes et deux sous à priser pour la pipe !



LA LECTURE DECEVANTE

...Sherlock Holmes, quand il avait un grave problème à résoudre, s'enfermait avec un samovar et une livre de tabac de Virginie qu'il fumait dans sa nuit !!!